

La LNI à la croisée des chemins Entretien avec Étienne St-Laurent

Étienne Bourdages

Numéro 137 (4), 2010

Impro

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63222ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bourdages, É. (2010). La LNI à la croisée des chemins : entretien avec Étienne St-Laurent. *Jeu*, (137), 80–90.

ÉTIENNE BOURDAGES

LA LNI À LA CROISÉE DES CHEMINS

Entretien avec Étienne St-Laurent



S'il a lui-même fait de l'impro pendant huit ans au collégial et dans des ligues universitaires, c'est par un concours de circonstances qui, comme il le suggère lui-même, est digne d'un scénario hollywoodien qu'Étienne St-Laurent s'est retrouvé parmi les têtes dirigeantes du Théâtre de la Ligue Nationale d'Improvisation (LNI). Après avoir complété un DEC en Techniques administratives au cégep Lionel-Groulx, il fait un stage de quatre semaines à la LNI, pour être ensuite embauché à temps partiel, puis à temps plein. En mars 2009, il est finalement nommé au poste de directeur général de la compagnie.

La LNI vient de fêter son trentième anniversaire, célébration qui coïncide avec votre nomination et celle de François-Étienne Paré à la direction de la compagnie. Diriez-vous qu'elle vient d'atteindre un moment décisif annonciateur d'un véritable renouveau, voire d'une relance ?

Étienne St-Laurent – La LNI traverse effectivement une période de changement de garde. Durant les trente premières années, c'était le duo Gravel-Leduc qui dirigeait. Robert Gravel est décédé en 1996 et Yvon Leduc a été victime d'un AVC il y a trois ans, lequel l'a laissé paralysé et en fauteuil roulant. Il n'en est pas pour autant devenu totalement inactif : il continue de me téléphoner tous les deux jours, de me faire part de ses idées de projets pour la compagnie, il est toujours vice-président du CA, mais il participe évidemment beaucoup moins



aux opérations quotidiennes de l'organisation. Il a donc fallu nommer un nouveau directeur général, moi, et un directeur artistique, François-Étienne Paré. Compte tenu de ces circonstances, la LNI se retrouve en quelque sorte à la croisée des chemins. C'est la raison pour laquelle nous avons décidé d'organiser les États généraux. Nous voulions interroger notre pratique particulière du théâtre en invitant nos pairs pour leur demander leur avis. Nous voulions savoir ce qu'ils pensaient de l'improvisation théâtrale, comment ils l'intégraient à leur démarche artistique... Cela peut donner l'impression que nous traversons une période d'ajustement. En fait, oui, j'espère que mon arrivée en poste annonce un renouveau, mais aussi une sorte de décloisonnement. Car j'ai parfois le sentiment que la LNI a été marginalisée par le milieu, de même qu'elle s'est d'une certaine manière marginalisée elle-même. Cela dit, toutes ces réflexions démontrent qu'il y a maintenant une volonté de travailler avec d'autres praticiens, de se laisser inspirer par ce qui se fait ailleurs, afin de voir ce qui pourrait éventuellement influencer notre propre façon de faire et, à la rigueur, nous amener à développer des collaborations. Aussi, la présence de François-Étienne à la direction artistique a énormément contribué au rétablissement du dialogue avec les comédiens qui travaillent avec nous et qui se remettent également en question. Nous avons réalisé l'importance de leur donner une formation qui ne s'attarde pas seulement à la pratique de l'improvisation, puisque la plupart d'entre eux font de l'impro depuis plusieurs années et sont issus des écoles de théâtre, mais qui touche aussi aux techniques de jeu, au mouvement, à la danse... Ainsi, cette année, ils ont pu participer à un atelier donné par Robert Dion, de DynamO Théâtre et professeur à l'UQAM, dans le but de faire évoluer leur approche de l'improvisation. J'aimerais également que cette formation s'intéresse à ce qui se fait dans d'autres domaines. Est-ce que nos comédiens pourraient tirer un enseignement du processus de création propre à l'architecture, par exemple ? Bref, je suis convaincu qu'il faut élargir nos champs d'intérêt afin de procurer aux joueurs des outils de travail originaux et de développer le langage de l'improvisation à travers une sorte de formation continue.

François-Étienne Paré
et Étienne St-Laurent.
© Catherine Mathieu-Vignola.

NOUVEAU LIEU

À l'automne 2009, la fermeture subite du Medley, qui accueillait les matchs de la LNI depuis de nombreuses années, a-t-elle précipité ces transformations ?

É. St.-L. – Jusqu'à tout récemment, le match d'impro de la LNI était encore un calque du match de hockey des années 70. Nous avons profité de la fermeture du Medley et du déménagement des spectacles vers le Club Soda pour « revamper » l'emballage. D'abord, la nouvelle salle est plus intime, ce qui la rend plus chaleureuse. Elle est aussi plus conviviale et plus chic : au grand étonnement de certains comédiens, il y a de la peinture sur les murs ! De plus, le Club Soda nous offre des possibilités techniques que nous ne trouvions pas au Medley, ce qui nous épargne certains investissements. Des écrans sur lesquels sont présentés en avant-match des vidéos d'archives de la LNI sur une musique touchante sont à notre disposition. Ils servent également à projeter des confidences de joueurs durant l'entracte... Tout ça avec l'intention avouée de se la jouer « ligue professionnelle ». Le but est de faire en sorte que, lorsque le public entre dans le Club Soda, il ait le sentiment d'assister à un événement, comme lorsqu'il se rend au Centre Bell, qu'il soit convaincu que la soirée sera spectaculaire avant même qu'elle ait commencé. Aujourd'hui, de l'impro, il y en a partout : dans les bars, dans les écoles... La LNI est peut-être devenue un peu victime de la popularité qu'a acquise la forme de théâtre qu'elle a mise de l'avant et de la facture très humoristique adoptée au cours des dernières années dans les festivals. Or, un match d'impro, ce n'est pas nécessairement drôle. Nous n'exigeons pas de nos comédiens qu'ils soient drôles. Au contraire, nous essayons de proposer des thèmes ou des « à la manière de » qui les invitent à développer des univers délibérément plus graves. Nous leur avons aussi proposé de prolonger la durée des improvisations de sorte qu'ils aient plus de temps pour installer et construire une situation. Les façons de faire de l'improvisation ayant évolué depuis 1977, nous tentons aussi de faire évoluer les règlements, en redéfinissant certaines pénalités, par exemple, toujours dans le but de donner plus de liberté aux comédiens. De plus, en 33 ans, la soirée d'impro est passée de spectacle marginal à spectacle grand public. La LNI présente actuellement une vingtaine de matchs étalés de la mi-février à la fin mai. Or, nous aimerions augmenter ce nombre afin de consolider une véritable saison qui commencerait à l'automne et se terminerait au printemps. Il y a trois ans, nous avons mis des matchs réguliers sur la route en allant à Granby, Gatineau, Sainte-Agathe... Nous prévoyons aller à Terrebonne l'an prochain. C'est un spectacle qui voyage sans problème puisque la formule est bien connue à l'extérieur de Montréal.

COPRODUCTION ET FORMATION

On sent effectivement que la LNI souhaite étendre son rayonnement, notamment en diversifiant ses activités. Parlez-nous de ces initiatives.

É. St.-L. – L'année dernière, nous avons coproduit cinq spectacles que la troupe Cinplass présentait dans les décors de productions en cours à Espace Libre. Cette troupe de comédiens, qui existe depuis une dizaine d'années, fait des spectacles d'improvisation très libre, sans durée prédéterminée, voire à l'inverse des matchs d'impro que nous produisons habituellement, ceux-ci étant soumis à des contraintes formelles, temporelles et thématiques. Cette coopération s'est avérée très avantageuse d'un côté comme de l'autre puisque, d'abord, nous offrons à la troupe la structure dont elle avait besoin et, ensuite, parce qu'elle nous offrait l'occasion de diversifier notre production.



Dans son manifeste publié au moment de sa fondation, le Théâtre Cinplass avait pourtant eu des mots très durs à l'endroit de la LNI...

É. St.-L. – Je crois que ce texte, écrit dans les débuts de la compagnie, ne se voulait pas tant critique envers la LNI, mais s'attaquait plutôt à la tendance fortement humoristique que l'improvisation montréalaise était en train d'adopter et que véhiculait, entre autres, *le Mondial d'impro Juste pour rire* diffusé à la télévision. Je comprends leur réaction et que celle-ci les ait amenés à réfléchir à une nouvelle forme de spectacle d'improvisation, différente du match d'impro. Je pense que leur réflexion ne peut qu'enrichir notre propre façon de faire.

La LNI offre aussi de la formation au grand public. Quelle allure prend celle-ci ?

É. St.-L. – À l'heure actuelle, il y a deux volets. Le premier s'appelle « Cours du soir » et est destiné aux adultes qui voudraient s'initier au match d'improvisation ou simplement parfaire leurs habiletés d'expression orale sans nécessairement faire de l'improvisation. Il y a aussi le volet scolaire dans le cadre duquel des comédiens se rendent dans des écoles – ou parfois des entreprises – pour rencontrer des équipes et offrir des ateliers sur la création de personnages, l'écriture, la mise en scène, ou même participer à des matchs. Cette année, nous avons essayé de modifier la formule en accueillant les jeunes directement sur la patinoire de la LNI pour leur permettre ensuite, en soirée, d'assister à un vrai match mettant en vedette les comédiens de la ligue. Le troisième volet sur lequel nous travaillons actuellement s'intéresse plus particulièrement aux membres de l'Union des Artistes (UDA) qui ne veulent pas forcément devenir des joueurs, mais qui souhaitent développer des aptitudes de jeu leur permettant de faire face à des contextes variés, comme réagir rapidement à des indications sur un plateau de tournage ou devant un metteur en scène qui laisse une grande marge de manœuvre à ses acteurs...

À l'époque du cofondateur Robert Gravel.

Sur la photo :

Louis-Georges Girard,
Robert Gravel, Gaston Lepage,
Marie Michaud et Sylvie Potvin.

© Théâtre de la LNI.

Parallèlement, il y a cinq ans, la LNI a mis sur pied l'Association multiculturelle d'improvisation ou l'AMI. Des représentants de la Ligue se déplacent dans des cégeps, regroupent des jeunes issus de différentes communautés culturelles puis leur donnent une formation en ateliers d'une dizaine de semaines. Les étudiants s'affrontent ensuite ou participent à des matchs contre d'autres cégeps. L'an dernier, nous avons tenté la même expérience dans un Centre d'éducation aux adultes avec des gens qui parlaient français, mais qui venaient d'arriver au Québec. Au début, on s'assurait que le jeu touchait à des thèmes en rapport avec la diversité culturelle ou le racisme de manière à ce que les tensions reliées à ces phénomènes soient verbalisées sur la patinoire. Intention qui fait bien dans une demande de subventions, mais qui, sur le terrain, manque un peu de naturel. En fait, les participants se sont vite rendus à l'évidence que la pertinence et la force de l'entreprise tenaient surtout à la rencontre de ces jeunes qui ne se seraient probablement jamais abordés autrement.

VISIBILITÉ MÉDIATIQUE ET CLIENTÈLES

Un retour à la télévision fait-il partie de vos projets ?

É. St.-L. – Oui. En fait, nous l'avons amorcé à l'occasion du trentième anniversaire avec la production de Pixcom *les Grands Duels* (saison 2), qui sera diffusée à Télé-Québec dès janvier 2011 : des matchs d'impro, un contre un, au cours desquels s'affrontaient les récipiendaires de trophées des trente dernières années, toutes générations confondues. Nous produisons le

Soirée d'impro au Medley
(LNI, 2009).
© Frédéric Blais-Bélangier.



spectacle en salle depuis cinq ans pour le Grand Rire de Québec. Maintenant, notre intention est de poursuivre l'aventure télévisuelle, et ce, dès cet automne. Seize comédiens s'affronteront dans un tournoi à simple élimination. Ce médium permettra certainement à la LNI de regagner une visibilité qui s'est un peu dissipée ces dernières années. Ce genre de tournoi est aussi une manière de varier notre démarche artistique puisqu'il met de l'avant la virtuosité des joueurs qui se retrouvent un peu laissés à eux-mêmes sur la patinoire pendant une heure. Les comédiens ayant plus d'espace pour développer les situations, ils peuvent laisser libre cours à leur talent de dramaturge. L'affrontement ne se limite donc plus à vouloir contrer à tout prix les envolées de l'adversaire par une réplique *punchée* ou comique. Cela dit, je ne suis pas en mesure d'affirmer que ce retour au petit écran annonce le retour des *Soirées de l'impro* qu'a présentées Radio-Québec de 1982 à 1988. Personnellement, il est évident que j'adorerais ça, surtout parce que ça permettrait de faire connaître les joueurs issus d'une nouvelle génération de comédiens qui sont sûrement moins connus du public qui suivait la LNI à ses débuts.

À ce sujet, vous avez récemment commandé un sondage. Que vous a-t-il appris sur les adeptes de la LNI ?

É. St.-L. – Il s'agit en réalité d'une étude de clientèle. Dans la foulée des changements vécus par la LNI depuis un an ou deux, la nouvelle équipe de direction souhaitait prendre le pouls de ce moment charnière. D'abord, comme je l'expliquais plus tôt, en interrogeant les comédiens de la LNI et leurs pairs à travers les États généraux, puis en sondant les spectateurs.

Le déménagement au Club Soda en 2010 a permis de « revampier l'emballage ». © Frédéric Blais-Bélanger.





Au Club Soda en 2010.
Sur la photo : Luc Senay,
Florence Longpré,
Anne-Élisabeth Bossé,
Jean-François Aubé,
Benôit Chartier,
Maryvonne Cyr et Réal Bossé.
© Frédéric Blais-Bélanger.

Heureusement, ce qui ressort des résultats de cette enquête, c'est que ceux-ci ne semblent pas saturés. Le public n'a pas perdu son intérêt pour la LNI. Par contre, si, il y a une dizaine d'années, c'était le manque d'information qui freinait son enthousiasme, aujourd'hui, ce serait « le manque de temps », réponse qu'il faudrait chercher à approfondir, selon moi. Le sondage nous a également confirmé que le déménagement des spectacles au Club Soda était une bonne décision. Il nous a enfin permis de vérifier ce dont nous nous doutions déjà, soit que le profil du public type de la LNI ressemble dans ses grands traits à celui du public de théâtre en général : il est constitué en majorité de femmes dans une proportion 60-40, il est assez jeune, soit âgé de 15 à 35 ans, et scolarisé. On constate aussi que lorsqu'un spectateur se déplace pour assister à un match de la LNI, il cherche à retrouver la formule classique du match d'improvisation.

Recevez-vous des subventions particulières pour mener à bien toutes ces activités ? Comment se portent les finances de la compagnie ?

É. St.-L. – Du côté des partenaires privés, nous parvenons à trouver des commandites en nature, mais les entreprises qui voudraient payer le gros prix pour trouver leur logo sur la patinoire de la LNI se font très rares. Par conséquent, depuis plusieurs années, le théâtre de la LNI est soutenu au fonctionnement pluriannuel par le CALQ, lequel subventionne aussi certains projets spéciaux, comme ce fut le cas de l'étude de clientèle. Nous faisons également des spectacles clés en main dans des entreprises et des écoles. Nous répondons à des commandes. Par exemple, nous avons participé au Festival Eurêka de vulgarisation scientifique organisé par le Centre des sciences, nous avons aussi été approchés par une firme d'avocats qui voulait parler de conflit intergénérationnel en milieu de travail. Les équipes sont alors formées de comédiens de la LNI et des gens venant du milieu qu'on visite. Ce n'est pas toujours payant,

mais le volume nous permet de rentrer dans nos frais. La formule du match d'impro permet à la compagnie de s'adapter à divers sujets. Mais, évidemment, notre principale source de revenus, c'est la billetterie. Bon an mal an, nous avons près de 90 abonnés dont certains nous sont fidèles depuis les débuts. De plus, à chaque représentation, une centaine de places des 450 que compte la salle sont occupées par des groupes scolaires qui peuvent venir d'aussi loin que Lac-Mégantic. Je ne souhaite pas que le match d'impro de la LNI devienne un spectacle étiqueté « jeunesse » et que ça en vienne, du même coup, à influencer le jeu des comédiens, mais nous faisons beaucoup d'efforts de développement de public auprès des écoles secondaires.

SUBVENTIONS

Il a été question, lors des États généraux, du soutien que des groupes d'improvisation de certains pays étrangers reçoivent des pouvoirs publics, alors que la LNI, qui est née au Québec, reçoit peu d'appui des organismes subventionnaires. Est-ce une mauvaise perception de la situation ?

É. St.-L. – Le match d'impro est aujourd'hui joué dans 32 pays, dans sept langues différentes. Je sais que la ligue belge et la ligue française reçoivent très peu de financement public pour les mêmes raisons que nous : en gros, les subventionneurs leur servent les mêmes objections qu'ici, soit que, l'improvisation n'étant pas tout à fait du théâtre, sa valeur artistique leur paraît discutable. Ce qui sauve les Européens, c'est l'immense bassin de population qui est à leur portée. Leurs spectacles sont donc souvent joués à guichet fermé. Mais je crois qu'ils ne tirent pas la plus grande partie de leur argent des matches, ils font aussi beaucoup de formation en entreprise, de théâtre forum, ils participent régulièrement à des activités corporatives... Une ville comme Strasbourg compte quatre compagnies d'improvisation professionnelles qui survivent sans trop de problèmes grâce à ces modes de financement. C'est ce que nous essayons de développer, mais, pour le moment, ce n'est pas encore suffisant. C'est pourquoi cet automne nous annoncerons la création de la Fondation du Théâtre de la LNI, qui travaillera à assurer la pérennité de la compagnie. Nous avons également en tête de fonder le Comité international des ligues d'improvisation dont le siège social serait à Montréal. L'événement présenté en marge du Sommet de la francophonie organisé à Québec en 2008 et qui rassemblait des équipes d'improvisation provenant de partout dans le monde confirmait en quelque sorte cette intuition. La permanence de la LNI, c'est une équipe très réduite : deux employés et moi. Cela dit, beaucoup de gens gravitent autour de nous et partagent leur vision, ce qui en fait une organisation très dynamique.

La présence de la ministre de la Culture, Christine St-Pierre, et du président de l'UDA, Raymond Legault, lors des États généraux, témoigne-t-elle d'une volonté de vous attirer les faveurs de la classe politique ?

É. St.-L. – Au moment de son allocution, la ministre a souligné que le match d'impro était un « succès planétaire ». On pourra certainement lui rappeler ces paroles au moment opportun... Mais, sérieusement, je crois que sa présence témoigne d'une sensibilité nouvelle du gouvernement à notre égard. L'accident d'Yvon Leduc a peut-être contribué à mettre en évidence la fragilité de l'institution... Il reste que je considère la présence de la ministre St-Pierre comme très positive. D'autant que, depuis quelques années, nous faisons des démarches dans le but de nous trouver un lieu permanent. Pas tant pour posséder du béton que pour réunir sous un même toit l'administration et la programmation. Nous avons pensé à l'ancienne bibliothèque Saint-Sulpice, de même qu'au Planétarium... Maintenant, on s'intéresse à un



L'AMI
(Association multiculturelle
d'improvisation) au Centre
Gédéon-Ouimet en 2010.
Sur la photo :
Idir Lamouchi et
Michael José Reyes.
© Frédéric Blais-Bélangier.



Match d'impro scientifique
au Festival Eurêka 2010.
Sur la photo :
Charles Tisseyre,
Jolène Morin et
Simon Boudreault.
© Sylvain Légaré.



emplacement dans Ville-Marie et, avec les instances politiques de l'arrondissement, on essaie d'évaluer la faisabilité d'un projet qu'on appellerait l'Improvisarium et qui hébergerait nos bureaux, la salle de spectacle Robert-Gravel, des locaux de répétition, un café ou un restaurant... Les rêves ne nous font pas défaut. Quant à Raymond Legault, il était présent à titre d'ancien joueur de la LNI et non en tant que président de l'Union des Artistes. Mais bon, ça reste la même personne, évidemment. Dans son cas, il ne s'agissait pas tant de faire du lobbying que de nous rapprocher simplement de nos semblables. Beaucoup de comédiens de la nouvelle génération ont pris goût au théâtre quand ils ont fait de l'improvisation au secondaire, et je pense que la LNI a intérêt à se rapprocher d'eux.

Quels défis attendent la LNI dans les mois à venir ?

É. St.-L. – Une des conclusions qui est ressortie des États généraux est que le jeu est plus grand que les joueurs, qu'en fait, au-delà des performeurs et de leur célébrité, le match d'impro peut exister. Et c'est la question qu'on s'est posée ensuite : comment mettre de l'avant cette « magie » pour vendre la LNI et attirer un public plus vaste ? En se vantant d'être les meilleurs au monde ? En mettant en valeur les légendes de la LNI, comme le font, malgré tous leurs déboires, les Canadiens ? Je pense que la Ligue a une réputation enviable et qu'il faut profiter de celle-ci pour que le public ne se contente plus d'être nostalgique des matchs présentés à la télévision il y a 20 ans, et le convaincre de se déplacer pour venir voir l'impro dans les gradins. ■



Sophie Cadieux et
Marcel Leboeuf dans
les Grands Duels au Medley
(LNI, 2007). © Jill Elder.